

# Champigny on Broadway

La pièce « Oh, boy ! », montée par Olivier Letellier, triomphe à New York au moment où s'y tient le salon des producteurs de spectacles

NEW YORK - envoyé spécial

Les gamins ont hurlé quand la lumière s'est éteinte. Ils ont fait les andouilles, bruyants et écerclés. Des élèves de 6<sup>e</sup> à PS189, une *public school* du fin fond de Brooklyn. Et puis, petit à petit, la pièce – l'histoire d'un jeune homosexuel qui voit débarquer dans sa vie trois demi-frères et sœurs dont il ignorait l'existence – les a pris aux tripes. Le suspense les a avalés, comme la leucémie qui manque d'engloutir l'un des enfants de *Oh, boy!*, ce roman de Marie-Aude Murail (L'École des loisirs, 2000), adapté pour le théâtre par Catherine Verlaquet et mis en scène par Olivier Letellier. A la fin, Benjamin, 11 ans, a confié, étonné, à son pote Shain : « C'est la première fois que j'aime du théâtre. »

New York, 42<sup>e</sup> Rue, le 11 janvier. Quel couronnement, pour ce spectacle élaboré avec un budget de 11 000 euros à Champigny-sur-Marne, en banlieue parisienne, que de se retrouver aujourd'hui à l'affiche du New Victory Theater de Broadway! Avec le même dispositif et toujours Olivier Letellier à la manœuvre, mais en anglais, avec une production et un acteur américains.

Créé en 2009 dans une petite salle de Pont-Scorff, en Bretagne, *Oh, boy!* n'avait été joué qu'une douzaine de fois lorsqu'il obtint un Molière. Depuis, la pièce affiche 800 dates au compteur. « Les gamins ici réagissent de la même façon, rigolent aux mêmes endroits », se réjouit Olivier Letellier. Amusé, Nicholas Elliott, qui a traduit la pièce en anglais, le toise avec mansuétude : « C'est beau d'assister au rêve américain. »

## « La culture comme marché »

Au départ, il y a donc Olivier Letellier, 44 ans. Fils d'un boucher ayant repris un café-restaurant à Champigny, il est très tôt, comme le héros du roman de Marie-Aude Murail, confronté à la mort, celle de sa mère, et à son homosexualité. Le théâtre sera un refuge. Il l'a découvert en deuxième année de maternelle – le nom de l'institutrice, Jeannine Dumesnil, à tout jamais inscrit dans son Panthéon personnel. C'est elle qui lui en ouvre les portes au Centre Jean-Vilar de la ville. Comme le New Victory s'est ouvert à ces gamins de Brooklyn en ce mois de janvier. Le jeune garçon y amadouera la vie. Aujourd'hui encore, quand il n'est pas en tournée avec ses différentes pièces ou à Aix-en-Provence en train de monter un opéra, Olivier Letellier, associé au Théâtre national de Chaillot, y travaille « en résidence permanente ». C'est encore là qu'il a emmené en 2016 l'acteur américain Matthew Brown répéter : « Cela m'amusait que mon centre culturel de quartier devienne une salle de répétition de Broadway », dit-il en souriant.

## Le roman interdit aux mineurs en Russie

Marie-Aude Murail, l'auteure de *Oh, boy!* (L'École des loisirs, 2000), qui est venue à New York accompagner la pièce, a eu une surprise début décembre 2016 en se rendant au Salon du livre de Moscou. « Je n'avais jamais vu une telle queue devant mes livres », sourit l'auteure. Sauf qu'en Russie, le livre, publié avec succès en 2007 par les éditions Samokat, vient d'être, pour sa réédition dix ans plus tard, mis à l'index (son héros est homosexuel) par la nouvelle loi russe « contre la propagande des relations non traditionnelles auprès des mineurs ».

Comme chaque mois de janvier, le spectacle vivant à New York est en ébullition. Occupant trois étages des immenses salons du Hilton de la VI<sup>e</sup> Avenue, le salon de l'APAP, l'association des diffuseurs des arts de la scène, bat son plein. Venus de tous les Etats-Unis et même, pour beaucoup, de l'étranger, les programmeurs font ici leur marché du 6 au 10 janvier, et les artistes, producteurs ou agents proposent leurs spectacles.

Armé d'un projet formaté pour le marché américain – une chanteuse inconnue (Anne Carrère) interprétant un cliché mondial (Edith Piaf) –, le Niçois Gil Marsalla fait carton plein sur son stand. Pour cela, il a cassé sa tirelire et loué rien moins que Carnegie Hall le soir de l'ouverture du salon. « On m'a pris pour un fou. Mais, en deux jours ici, j'ai signé pour quarante spectacles, plus qu'en trois ans de tournée depuis la création du show, raconte-t-il, ahuri. Ici ça va très vite. »

Au Public Theater, épicerie du « off Broadway », Mark Russell mime un programmeur de salle venu faire son marché : « Allez, j'ai besoin d'une comédie, 25 000 dollars, OK, voici... d'un opéra, hop, tenez... d'un concert de jazz... » Il rigole : « Vous savez, j'aime l'APAP, c'est la façon dont l'Amérique peut appréhender la culture : comme un marché financier. Et d'ailleurs, sans l'APAP, nous n'aurions pas existé. » A 62 ans, Mark Russell, qui fut le premier directeur de la fameuse salle new-yorkaise PS122, est aujourd'hui à la tête d'Under the Radar, le plus important des huit festivals qui se tiennent partout en ville pendant l'événement. « Nous rêvons de votre système français, dit-il. Le nôtre n'a qu'un seul avantage, mais par les temps qui courent il n'est pas négligeable : comme nous avons de multiples sources de revenus, si le gouvernement arrête de nous aider, cela ne changera rien. »

Ici, tout le financement est bâti sur le mécénat de fondations privées. Le Fonds national pour les arts, l'agence d'Etat chargée de la culture, est doté d'un budget de 150 millions de dollars (141 millions d'euros). En comparaison, le budget du ministère français est de plus de 7 milliards d'euros. De la suite qu'il occupe tout en haut du Hilton, Mario Garcia Durham, le président de l'APAP, soupire : « La campagne électorale nous a tous déprimés. Mais l'élection de Trump n'aura guère d'impact pour la culture, et d'ailleurs c'est paradoxalement sous Nixon et Bush Jr qu'elle a été le mieux servie. »

Si, hors des grands centres – Los Angeles, San Francisco, Portland, Austin, Chicago, Minneapolis, Miami... –, l'Amérique est un désert pour le spectacle vivant, New York en reste la plaque tournante incontestée. Dans le sillage du Wooster Group, des noms comme John Collins (Elevator Repair Service), Richard Maxwell

(New York City Players), Abigail Browde et Michael Silverstone (600 Highwaymen), sont les porteurs-drapeaux de la création théâtrale actuelle. Originaires d'un peu partout, ils ont élu domicile à New York. « En partie parce qu'il y a ici une tradition philanthropique pour les artistes émergents », analyse Mark Russell, qui a grandi et étudié à Austin (Texas) avant de venir ici. Les problèmes viennent ensuite : une fois que vous avez été découvert, vous allez où ? »

En comparaison avec les standards européens, même New York est en effet pauvre en lieux pour la création contemporaine. On citera, outre le Public Theater, le Performing Garage du Wooster Group, le tout petit Dixon Place, la Chocolate Factory, ou encore The Kitchen, où la troupe de Philippe Quesne (Les Amandiers, Nanterre) est venue en janvier jouer *La Mélancolie des dragons*.

La situation stimule l'imagination : à l'instar du MoMA, les musées ouvrent ou deviennent des lieux de spectacle. Le 21 décembre 2016, à l'heure où le premier soleil de l'hiver s'est levé, on aura ainsi pu voir une petite centaine de silhouettes se glisser au Whitney Museum pour une mise en scène de Sibyl Kempson, qui y mène un travail sur les solstices.

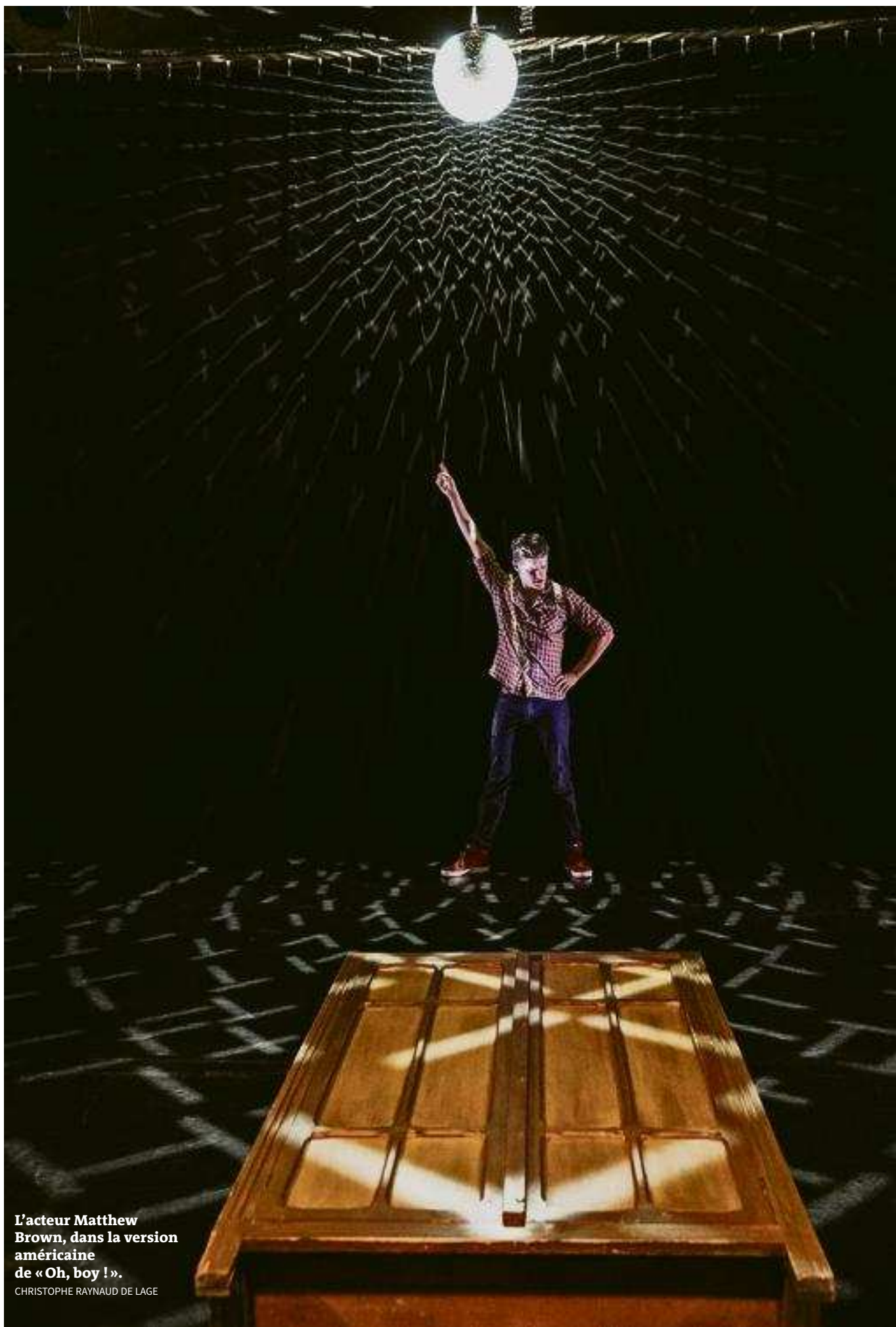
Mais, avec l'arrivée au pouvoir de Donald Trump, cet hiver a un goût amer. Drew Klein, responsa-

ble du spectacle vivant au Centre d'art contemporain de Cincinnati (Ohio), a la gueule de bois : « Nous avons été fainéants, nous nous sommes laissés entraîner dans une forme de confort. Il est temps de nous réveiller. L'élection nous oblige à redéfinir la valeur de l'art, de la parole des artistes. » Angela Mattox, la directrice artistique de l'Institut pour l'art contemporain de Portland (Oregon), ne dit pas autre chose : « Pour toutes ces communautés qui se sentent menacées, il est important de montrer que nos théâtres sont des lieux protégés qui favorisent la discussion. »

## L'appui de l'Institut de France

Tous deux sont au Abrons Arts Center, dans le Lower East Side, pour organiser avec d'autres partenaires – dont le patron de ce lieu et l'équipe de l'ambassade de France – la venue à l'automne de l'artiste marocaine Bouchra Ouizguen. « Si nos choix artistiques sont libres, explique Angela Mattox, la difficulté est de mettre en commun nos forces pour obtenir des financements et monter des tournées. Rien que les visas sont devenus chers et compliqués pour les artistes. Pour Bouchra Ouizguen, par exemple, nous allons devoir déboursier 8 000 dollars... La construction de ces tournées repose beaucoup sur les services culturels français. »

Il faut se rendre à l'étranger pour mesurer à quel point notre sys-



L'acteur Matthew Brown, dans la version américaine de « Oh, boy ! ».

CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

## « Il est temps que nous produisions des spectacles qui, comme celui-ci, parlent aux ados »

JIM LEIJA  
programmeur  
à l'université du Michigan

tème de subventions, si critiqué, est une chance extraordinaire pour les arts. Rima Abdul-Malak, l'attachée culturelle pour le spectacle vivant et les arts visuels à New York, et Nicole Birmann-Bloom, chargée de mission évoluant depuis plus de vingt ans dans le milieu, sont connues comme le loup blanc. Ce sont elles qui ont fait venir *Oh, boy!* Avec l'appui financier de l'Institut de France, du ministère de la culture et de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, elles ont fait traduire la pièce et produit une première version qui a fini de persuader la directrice du New Victory de se lancer dans l'aventure.

Il s'agit désormais de vendre la pièce dans un pays peu habitué aux productions jeune public. Jim Leija, programmeur à l'univer-

sité du Michigan, est dans la salle et applaudit à tout rompre. « Il est temps que nous produisions des spectacles qui, comme celui-ci, parlent aux ados », s'exclame-t-il. Rien n'est gagné pour autant, et l'équipe d'Olivier Letellier aimerait que David Eden vienne assister au spectacle. A 68 ans, ce vieux briscard né à Riga, qui a eu une enfance voyageuse, est un spécialiste des tournées étrangères, du Bolchoï au Théâtre de la Ville.

« Hélas, explique-t-il mezza voce dans un bar de Broadway, la réalité financière est de plus en plus difficile. Les salles n'arrivent plus à payer ce qu'elles donnaient auparavant. Les universités proposent moins parce que le public étudiant se déplace moins. Même s'il y a clairement un public pour le spectacle français, c'est un pays terriblement isolé. Et l'arrivée de Trump ne va pas aider. »

Un chiffre à lui seul donne à réfléchir : 3 % des livres édités aux Etats-Unis sont des traductions d'auteurs étrangers, dont 1 % seulement pour la fiction, selon Chad Post, le directeur des Presses universitaires de l'université de Rochester. En France, on en compte 30 %. A l'APAP, au troisième étage du Hilton, une conférence au titre évocateur s'achève : « Breaking Down Walls while Countries Build them ». Faire tomber les murs quand les pays les élèvent. ■

LAURENT CARPENTIER